

Francis Gonzalez

Je m'appelle
Baptiste Chesnay



Je m'appelle Baptiste CHESNAY.

Je suis né à Limoges le 15 mai 1985, je viens juste d'avoir 23 ans.

Je suis étudiant en histoire et je prépare ma thèse pour devenir professeur d'histoire.

Nous sommes le 17 mai 2008.

Ma thèse portera sur la défaite française de 1940, véritable traumatisme dans l'esprit de bon nombre de nos compatriotes, comme une blessure indélébile.

Cette période me passionne, tant d'un point de vue géopolitique, stratégique, que sur le plan du développement des nouvelles technologies liées aux conflits majeurs, l'esprit inventif de l'homme étant sans limites, lorsqu'il s'agit de mettre en action ses compétences pour se battre avec son voisin, quelles qu'en soient les justifications et les causes profondes. Les guerres sont toujours le terreau d'avancées technologiques spectaculaires, liées au développement et à la mise au point de nouvelles armes, qui, une fois la guerre terminée, seront adaptées à un usage pacifique, commercial, et utile à la société.

Il m'est arrivé une histoire incroyable qui a bouleversé ma vie, histoire à laquelle j'ai pourtant eu du mal à croire jusqu'à ce que...

Je m'appelle Baptiste CHESNAY.

Je suis né à Limoges le 15 mai 1985, je viens juste d'avoir 23 ans.

Je suis petit-fils d'Alphonse CHESNAIS, vétéran de cette guerre qui me passionne tant, au point d'en faire le sujet de la thèse que je soumettrai devant le jury, si tout va bien, à la fin de l'année prochaine.

Je connaissais l'histoire de ce conflit par cœur. Déjà, à dix ans, je dévorais les livres consacrés à cet événement mondial dont mon grand-père m'avait tellement parlé.

Mon père aurait souhaité que je reprenne l'exploitation familiale, mais telle n'était pas ma vocation.

Mon frère Jérôme, qui faisait des études pour devenir ingénieur agronome, serait parfait pour reprendre le flambeau familial et perpétuer la tradition qui durait déjà depuis plusieurs siècles.

Cette tradition ne s'était jamais démentie depuis 1750. Notre arbre généalogique remontait à cette date, et tous les recoupements avaient été faits et vérifiés afin d'en assurer la parfaite fiabilité. Au moins depuis cette date mémorable et authentifiée, tous les enfants nés dans la famille, étaient des enfants masculins, toujours au nombre de deux, jamais de naissance féminine.

Un fils perpétuant la tradition agricole familiale, l'autre choisissant une autre voie... j'étais celui-là.

Mon père aurait préféré que je devienne vétérinaire plutôt que professeur, ma mère surtout, pour me conserver plus longtemps dans le terroir, après tout, en milieu rural, l'avenir d'un vétérinaire était tout trouvé. Ma mère avait toujours en tête, le souvenir vivace de son propre père, parti en 1940 en Angleterre, alors que le combat était perdu en France, revenu auréolé de gloire avec la 1^{ère} armée française, débarquée en Provence en août 1944.

Cette peur légitime de voir partir un enfant, un frère, un parent, sans savoir s'il reviendrait. Tant de familles ont connu ce drame de l'angoisse répétée pendant des années, jusqu'à ce que tombe l'heure de la délivrance, ou des pleurs... C'était dans un contexte bien différent, que je m'apprêtais à quitter le cocon familial pour un job d'été afin de financer mes études. Je devais faire quelques emplettes à Limoges avant de partir en Normandie où j'avais trouvé un job de guide au mémorial de Caen, ma maîtrise d'histoire en poche, m'ayant ouvert certaines portes, et puis, je restais dans le domaine qui me passionnait, même si ce musée traitait d'une période plus favorable pour les alliés que celle de 1940.

Une fois professeur, je savais que je devrais probablement quitter mon Limousin, pour obtenir un poste, mais c'était un choix assumé. Et puis, le Limousin serait toujours là pour m'accueillir quand je

le voudrais, pendant les longues vacances « offertes » par l'éducation nationale.

Et, qui sait, peut-être rencontrerais-je l'âme sœur, une passionnée d'histoire, tout comme moi. J'aurais peut-être deux fils moi aussi, et un reprendrait peut-être l'exploitation familiale, et l'autre prendrait une autre route.

« Maman, je pars à Limoges, je prends la 4L », dis-je à ma mère qui entrait dans la cuisine.

« Sois prudent » répondit-elle, « il y a de plus en plus d'accidents sur nos routes, pas plus tard qu'hier... et prends les papiers de la voiture, là dans le tiroir du bahut de la cuisine, et... »

Je l'interrompis en lui disant que j'étais toujours prudent, ce qui était la vérité. Par ailleurs, notre antique 4L, véritable bonne à tout faire, ne permettait que des performances plus que modestes, surtout par nos routes quasi-montagneuses. Nous habitions dans les vallons des contreforts ouest du massif-central, pas très loin du plateau de Millevaches, réputé pour être un des endroits les plus froids de France, en hiver. Là, nous étions presque en juin, le temps était au beau fixe, déjà très chaud, et annonçait un été prometteur, les champs étaient déjà grillés par le soleil.

Je connaissais la route par cœur, empruntée à vélo, à pied, à cheval, en voiture, et même en tracteur quand j'accompagnais mon père au village voisin avec un chargement de légumes pour l'épicerie bio du village, avec laquelle il avait un contrat.